

Le français contemporain des cités ou le miroir social d'une banlieue



Randa El-Kolli

Doctorante, Université de Batna, Algérie
elkolliranda@yahoo.fr

Résumé : Nous assistons aujourd'hui à la prolifération d'un nouveau parler baptisé par les linguistes « Français Contemporain des Cités ». Ce français puise ses sources dans les cités banlieusardes. Ces dernières constituent parfois le centre des discordes, des tensions ainsi que des fractures sociales. Et comme la pratique langagière et la pratique sociale sont indissociablement liées, comme la linguistique reflète souvent le social, les particularités linguistiques du Français Contemporain des Cités seraient révélatrices de l'identité des jeunes de la banlieue.

Mots-clés : Le Français Contemporain des Cités, identité, banlieue, société

المخلص: نشهد اليوم انتشار لغة جديدة أطلق عليها اللغويون اسم "Français Contemporain des cités" الفرنسية المعاصرة المتحدث بها في الأحياء. حيث تستقي هذه اللغة أصولها من أحياء الضاحية. في بعض الأحيان، تشكل هذه الأخيرة بؤرة للنزاعات والتوترات وكذا الفجوات الاجتماعية. وبما أن الفعل اللغوي و الفعل الاجتماعي لا ينفصلان عن بعضيهما، وأن اللسانيات غالبا ما تعكس المجتمع، فإن الخصائص اللغوية للفرنسية المعاصرة المتحدث بها في الأحياء قد تكون موحية عن هوية شباب الضاحية.

الكلمات المفتاحية: الفرنسية المعاصرة المتحدث بها في الأحياء-هوية- ضاحية- مجتمع

Abstract: Today, we are witnessing the proliferation of a new speech called by the linguists "Français Contemporain des Cités" (contemporary French of towns). This French draws its sources from the suburban towns. Sometimes, these latter constitute the center of discordes, tensions as much as social divides. And since the linguistic practice and the social practice are indissociably related, and as linguistics often reflects the social issues, the characteristics of the contemporary French of towns could be a telltale of the suburban youth's identity.

Keywords: Towns contemporary French, identity, suburb, society

La langue française, au même titre que les autres langues, ne cesse d'évoluer et de se muer. Elle revêt, au fil du temps des formes, des significations et des combinaisons nouvelles, elle n'est incontestablement plus ce qu'elle fut, il y a de cela quelques siècles. Les changements, ces vingt dernières années, n'ont pas cessé d'abonder, nous assistons d'ailleurs à la prolifération d'un nouveau parler, baptisé par les linguistes « Français Contemporain des Cités » (F.C.C.), qui pourrait donner naissance à de nettes transformations langagières. Ce français, comme son appellation semble l'indiquer,

puise ses sources dans les cités banlieusardes ; les jeunes habitants de ces communes périphériques (par rapport au noyau urbain) forment mots et expressions, réinventent débit et intonation et parlent un « *français innovant et déviant* » (Boyer, 2005 :11). Un français qui, au fil des années, ne cesse de s'accroître et de s'imposer. Un français dont la formation morphologique est spécifique et dont l'ajustement structural est particulier voire « fracturé ». Mais ces fractures linguistiques seraient-elles dues à des fractures sociales ? Ce F.C.C. serait-il révélateur de l'identité des jeunes des banlieues ?

Ainsi, nous allons octroyer à notre réflexion une visée sociolinguistique, et ce en centrant notre intérêt sur le rapport entre cette variation langagière et l'appartenance sociale des locuteurs.

1. Quand dire c'est être

Communiquer ne se résume pas à un simple échange de « mots », c'est la manifestation même de l'existence du locuteur, de ce qu'il est, de ce qu'il pense, de ce qu'il fait et de ce qu'il voit : « Communiquer, ce n'est pas uniquement dire, c'est faire, c'est être, c'est exister » (Blanchet, 2000 : 110). La fonction de la langue n'est pas exclusivement communicative, elle est aussi « identitaire ».

Et s'il est dit que la « *banlieue* » est le terme du repli sur soi, de l'agglutination, de l'exclusion » (Melliani, 2000 : 45), les caractéristiques morphologiques dont est doté le F.C.C. ainsi que ses différents procédés formels et sémantiques pourraient éventuellement traduire un sentiment de « repli sur soi » ou d' « exclusion ».

1.1. On ne badine pas avec les formes

Si les malfaiteurs usaient au XV^e siècle de l'argot pour des raisons cryptiques, tentant d'une part de se protéger et revendiquant d'autre part leur appartenance, aujourd'hui encore, l'argot semble conserver quelques-unes de ses fonctions : les jeunes des cités banlieusardes usent de signifiants argotiques, partagés par l'ensemble de leur communauté, afin de revendiquer leur appartenance, ils soudent par conséquent les membres d'un même groupe et excluent les autres de celui-ci.

Pourquoi dire « kiffer », « thune », « daron »¹...quand on peut dire « aimer », « argent », « père » ? Le vieil argot pourrait être perçu comme une volonté d'échapper au présent et de se réfugier dans une époque très reculée. Mais il serait aussi la manifestation d'un ancrage : user de vieux signifiants argotiques français, c'est endosser les vêtements d'une France lointaine afin de pouvoir proclamer son appartenance à la France contemporaine.

Le verlan aussi « ne peut que confirmer l'idée d'un langage vernaculaire, propre au groupe » (Melliani, 2000 : 106); encore une fois, les jeunes des cités, à travers « leur français », affirment leur appartenance à un groupe minoritaire plutôt qu'au groupe majoritaire ; une « identité » est revendiquée. Mais le verlan est aussi pourvu d'une fonction cryptique : les mots verlanisés sont même reverlanisés dès que l'on sent leur propagation au-delà du territoire banlieusard. Cette fonction cryptique que l'on attribue au verlan n'est pas la seule qui soit recevable ; une fonction ludique est aisément décelable à chaque fois que nos oreilles sont titillées par ces syllabes inversées : vénère (énervé), guedin (dingue), keumé (mec), vesqui (esquiver), chelou (louche), secla (classe), einss (seins), tillegent (intelligent), remé (mère), ouf (fou)...

Ainsi, si ces jeunes semblent vouloir « inverser », cela révèle nettement une volonté de se distinguer ; on inverse la conception de l'un pour démontrer qu'on est son envers. D'autant plus qu'il se pourrait qu'il y ait un rapport entre la manifestation de l'inversion des signifiants, des signifiés, des « casquettes » souvent, des « tee-shirt » parfois, et cette profonde volonté d' « inverser » ou de « renverser » un ordre établi.

La troncation, elle, traduit une volonté explicite d'économie langagière due à cette mentalité « du moindre effort » : Prostit, bourge, prof, pro sont, respectivement les apocopes de « prostituée », « bourgeoise », « professeur », « professionnel », man étant l'aphérèse de « maman ». Mais la suppression de syllabes pourrait toutefois dissimuler une volonté de suppression d'un autre ordre. On supprime des syllabes à défaut de supprimer autre chose. On s'attaque à la langue : la révolte est d'abord langagière.

La banlieue est un territoire multiracial et multiculturel dont le français banlieusard est le reflet. Mais si ce français est truffé d'anglicismes, ce n'est pas parce qu'Anglais/ Américains et Français cohabitent mais tout simplement parce que l'anglais demeure une langue de prestige réservée à des connaisseurs, le fait d'en user ne serait que l'élément révélateur (car amplifié) d'un état de fait langagier qui émerge dans tout le territoire français.

Toutefois, les banlieusards pourraient porter en eux une volonté implicite d'appartenir à une autre classe : celle des « privilégiés », et cette volonté se manifesterait à travers l'usage de cette « langue de prestige ».

Des emprunts à l'arabe dialectal tout particulièrement tels que « mabrouk » (félicitation), « yslemek » (ayant le sens de « que Dieu te préserve » mais dont l'emploi est si courant que l'on finit par l'assimiler à un simple « merci »), « bismillah » (au nom de Dieu), « wallah » (je le jure), « inchallah » (si Dieu le veut), « naal chitane » (maudit soit Satan) pullulent dans les cités banlieusardes. L'usage de ces signifiants est conforme aux règles de bienséance arabes.

Selon Azouz Begag, dans *Béni ou le paradis privé*, pour l'ensemble des sociétés arabo-musulmanes, « après un soupir, il faut toujours dire « *astarfighullah* ». Après un rot, il faut dire « *el'hamdollah* », en commençant à manger il faut dire « *bism'illah* ». Il faut toujours dire quelque chose à Allah quoi qu'on fasse » (Cité par Kerbrat-Orecchioni, 1998 :109). Cette omniprésence de la religion est aussi décelable dans le discours ordinaire des jeunes banlieusards. Moultes expressions du F.C.C. sont des invocations à Dieu. Cependant, ce recours à la religion est souvent instinctif. « Wallah » ne se dit pas seulement pour jurer mais pour témoigner d'une appartenance à un groupe, ce qui permet aussi de prendre ses distances par rapport à un autre groupe. Selon Olivier Roy, les jeunes issus de l'immigration « réintègrent l'islam comme un fantôme signifiant dans le dialogue-provocation qu'ils entretiennent avec les « Français », parce qu'ils savent que cela fait peur et marque aussi une différence irréductible » (Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 142); il s'agit donc non seulement d'une volonté de se différencier mais aussi d'un acte de provocation.

Et comme, pour un bon nombre de banlieusards, l'arabe est la langue des pères, « ces alternances de langues relèvent avant tout d'un besoin identitaire de s'exprimer dans la langue des origines » (Melliani, 2000 : 123) : ce qui explique justement le fait que ces jeunes usent de signifiants empruntés à l'arabe alors qu'ils auraient pu user de leurs correspondants français (« *zaama* » (*soit disant*), « *meskine* » (*le pauvre*), *lahchouma* (*la honte*)...). Cet emprunt ne comble donc pas de lacune lexicale particulière mais découle d'un besoin de puiser dans ses propres sources, dans ses racines.

Cependant, ce recours à l'emprunt pourrait aussi être perçu comme une volonté de crypter afin de ne pas être compris ; l'on use de mots non français afin de ne pas être compris des français de souche.

Selon Fabienne Melliani, le locuteur « reconnaît l'autre comme appartenant à la même catégorie sociale que lui » et « se reconnaît dans cet autre » (Melliani, 2000 : 123) ; ainsi si ce recours à l'arabe est senti comme la revendication d'une appartenance à un pays d'origine pour les uns, il est perçu comme la revendication d'une appartenance sociale pour les autres. L'emprunt unit. Tirillés entre deux cultures, entre deux sociétés, ces jeunes sentent le besoin de revendiquer leur appartenance, parfois aux dépens de cette langue des origines qui se voit altérée, voire déformée.

Les signifiants empruntés sont non seulement adaptés par les jeunes mais constituent des bases de dérivation, ils se plient aux règles de la langue française et sont traités syntaxiquement comme des termes français : le substantif style 'emprunté à l'anglais- a donné naissance à l'adjectif stylé et le substantif zaaf (énervement) — emprunté à l'arabe- a donné naissance à un verbe que les jeunes conjuguent : « j'me zaafe ». Peut-on donc parler du verbe « se zaafer » ? Ou son infinitif est-il autre ?

Quoi qu'il en soit, cet amalgame entre les deux langues, dû dans certains cas à une méconnaissance de la structure de la langue arabe, n'est que le témoin de l'identité double des jeunes de la banlieue.

1.2. Le jeu du sens et du hasard

Si la métonymie relève d'une perspicacité propre à la langue, la métaphore, quant à elle, joue un rôle sur le plan de la construction des interprétations ; elle est indissociable de l'inconscient. *Percevoir un caractère commun entre deux choses permet de révéler une vision spécifique, des valeurs et des pensées particulières. Ce n'est nullement le fruit du hasard si l'on « crache l'argent » et l'on « accouche les mots », la répugnance et la douleur que véhiculent ces mots ne sont que traductrices d'un sentiment profond.*

Les *pigeons* envahissent aujourd'hui les banlieues. Et ces *pigeons* traduisent une pensée. Une enquête menée auprès des jeunes des cités en banlieue parisienne (en Seine Saint-Denis) nous a éclairée sur le sens que ces jeunes attribuent au « *pigeon* ». Les signifiés qu'ils accordent à ce signifiant varient entre « *quelqu'un qui gratte* », « *un micheton* », « *quelqu'un qui prend les restes* » et « *un lèche-bottes* ». Les acceptations émises se rejoignent même si elles traduisent en un sens des visions quelque peu différentes quant aux nuances apportées. Un *pigeon* serait donc « un sot facile à duper ». *Pigeon* pourrait aussi vouloir dire « un amant qui paie les faveurs d'une fille ² » ; le *pigeon* serait un garçon, dupe, aveuglé par les sentiments qu'il éprouve et se pliant aux volontés et aux caprices de sa dulcinée, reniant par là même tout honneur, prêt à tous les abaissements pour bénéficier de l'affection ou des charmes d'une jeune fille. Quand on sait que, poétiquement, le *pigeon* symbolise l'amour, on comprend mieux cette association. Une autre association établie par ces jeunes a suscité notre intérêt, à savoir le lien établi entre *pigeon* et « lèche-bottes » : nous avons réalisé que les *pigeons* mâles couvaient leurs œufs, qu'ils effectuaient, par conséquent, la tâche habituellement dévolue aux femelles, une tâche qui semble indigner ces jeunes qui associent l'aide ou l'assistance à une bassesse (d'où le terme de « lèche-bottes »). Le choix des signifiants n'est donc pas aléatoire.

Dans le F.C.C., la polysémie devient un phénomène abondant : un même signifiant peut ruisseler de sens et s'adapter à toutes sortes d'interactions langagières, ce qui pourrait connoter une compétence linguistique d'innovation propre aux jeunes des cités. A moins que cette polysémie ne relève d'une compensation langagière : ces jeunes, ne possédant qu'un vocabulaire retreint, se doivent d'user d'un même mot dans divers contextes.

Il arrive aussi que des signifiants finissent par épouser de nouveaux signifiés qui

s'éloignent nettement de leurs signifiés premiers ou s'en opposent même littéralement : « S'agit-il d'une sorte de révolte contre les générations précédentes, qui avaient la naïveté de prendre les mots au pied de la lettre ? » (Walter, 1988 :312) Ou d'une volonté de dissimuler ses dires afin d'être compris uniquement par les siens ? Dans les deux cas, la volonté de prendre ses distances par rapport aux autres est manifeste.

Au sujet de ces signifiants qui dévient sémantiquement, citons l'adjectif *fracassant* qui veut dire en langue « faire du fracas », « faire un bruit assourdissant » et l'adjectif *mortel*³ qui veut dire « qui provoque la mort » : chez les jeunes des banlieues, ces adjectifs qualifient des robes, des jeans, des films, des soirées...et portent le sens de *beau/belle*, s'ils contiennent en langue des traits négatifs, ils comprennent dans le F.C.C non seulement des aspects positifs mais aussi hyperboliques.

L'adjectif *grave* est aussi très révélateur. Usité dans de simples situations qui n'ont rien de préoccupant ou de dramatique, cet adjectif accorde au discours de ces jeunes une valeur intensive très nette. *Mais si la beauté est associée à la mort, si les situations les plus ordinaires vêtissent des étoffes dramatiques, c'est que la plaie est béante.*

Autre élément révélateur qui caractérise le F.C.C. est cette abondance de signifiants usuels qui ponctuent les discours et rythment les propos. Certains de ces signifiants résultent d'un effet de spontanéité alors que d'autres sont des sortes de leitmotivs révélateurs d'une nature inconsciente.

Les jeunes des banlieues lancent des « *mon frère* » de toutes parts ; un terme qui nous fait généralement penser soit au lien familial soit au titre de certains religieux (les moines chrétiens ou les fidèles musulmans entre eux).

Mais « *Mon frère* » est symptomatique d'un besoin de créer une solidarité. Les musulmans se disent « frères » entre eux et les habitants des banlieues sont, pour un bon nombre d'entre eux, d'origine maghrébine et par conséquent « musulmans » pour la plupart ; les « *mon frère* » seraient une manifestation (consciente ou inconsciente) d'une religion et du rapport de fraternité qui lie ses fidèles.

A ce propos, l'un des jeunes interrogés, lors de notre enquête menée en Seine Saint-Denis, nous confie : « *mon frère c'est un copain proche* » pendant qu'un autre complète : « *On se considère tous comme des frères mais il y a aussi "cousins", "la famille"* ». Ce signifiant, dont l'emploi semble spontané, véhiculerait donc une idée bien établie : une notion de fraternité unissant tous les membres d'un même groupe, d'une même cité, d'une même banlieue.

Mais il arrive que « *mon frère* » s'emploie, en dehors du groupe, de manière instinctive : il s'agira donc juste d'un signifiant spontané machinal qui ponctue les énoncés émis. Dans le dialecte algérois, le mot « *kho* » que l'on pourrait traduire par

« frère » est aussi fréquent dans les échanges verbaux des jeunes algérois : on se demande alors s'il ne s'agit pas d'un calque puisque les deux langues en question sont en contact permanent.

Tout comme les « frères », les « potes » et les « mecs » sont aussi très courants en banlieue. *Les deux substantifs ne semblent pas se soucier du genre et s'emploient pour désigner le sexe féminin au même titre que le sexe masculin.* Les filles n'hésitent d'ailleurs pas à user de « mecs » ou de « potes » pour se désigner entre elles.

La fréquence de ces formes masculines pourrait se traduire par une volonté de propager une forme de machisme.

2. le sens de la violence et la violence du sens

Aujourd'hui, les termes grossiers semblent faire partie intégrante du discours de tout Français mais précisons qu'« *...une fois sur deux, au moins, les insultes ne sont pas employées pour injurier* » (Seguin, Teillard, 1996 :31), elles seraient de simples « interjections » exprimant une exclamation.

Ce qui peut paraître comme insultant pour les uns ne l'est point pour les jeunes des cités ; ces derniers usent d'insultes à tort et à travers certes mais sans que cela ne véhicule de connotation péjorative.

Labov, dans Le parler ordinaire, indique que la majorité des insultes rituelles incriminent directement la mère⁴. Mais il semble que ce qui est le cas à New York l'est aussi en banlieue parisienne, ou même ailleurs, la notion de mère prédomine à chaque fois qu'il s'agit d'insultes : l'attachement le plus indissoluble est souillé.

Mais force pour nous est de constater que même si le F.C.C. est truffé d'insultes, nous sentons que la violence est sublimé : l'expression « c'est de la balle » qui signifie « c'est extraordinaire » n'est pas une simple adjonction de mots ; la balle serait celle d'un revolver qui blesse, qui touche tout comme nous « touche » le phénomène extraordinaire que l'on perçoit.

Précisons qu'« être mortel » signifie aussi « extraordinaire » et résulte pareillement d'une construction hyperbolique. Selon Fabienne Melliani, c'est « être mortel » qui a donné naissance à « être de la balle » en une sorte de métonymie métalepique (la balle étant justement celle du revolver) (Melliani, 2000 : 117-118).

Pierre Enckell, lexicographe, déclare, lors de l'émission télévisée réalisée par André Halimi « Le plaisir des gros mots », qu'« un juron ne s'adresse à personne, pas d'interlocuteur, c'est un cri de colère » ; cet aspect de sublimation de colère à travers le langage est aussi énoncé par Koffi Kmahulé, écrivain, lors de la même émission : « la

langue française a évolué avec les gros mots peut-être parce que les Français ont fait beaucoup de révolutions ». Se révolter c'est user d'armes, se révolter c'est aussi user de mots.

Les gros mots en banlieue sont souvent relatifs au sexe mais ils sont tellement courants qu'ils ne choquent plus personne. *Putain* désigne, en langue, une « femme qui se livre à la prostitution » mais dans le discours de ces jeunes, ce substantif féminin n'a que la fonction d'une interjection exprimant le mécontentement, l'énervement, l'hésitation ou l'embarras.

Si l'on devait comparer les insultes d'hier à celles d'aujourd'hui, la différence ne serait point excessive, les insultes sont presque les mêmes ; ce qui a changé, c'est leur impact, la charge sémantique qu'ils véhiculaient autrefois semble être perdue.

3. Le subjonctif : voyage au bout du mode

Ces jeunes des cités ont du mal à maîtriser le subjonctif et encore plus de mal à l'employer au quotidien. Ce mode est cependant considéré par Guy Roudière comme signe d'appartenance (Roudière, 2002 :13). L'abus de l'imparfait du subjonctif est un facteur identitaire et le fait de ne pas le maîtriser démontre que le locuteur est en quelque sorte dépourvu de cette identité. C'est un facteur d'exclusion indirect, une manière de démontrer que ceux qui ne maîtrisent pas cet aspect de la langue ne maîtrisent pas la langue dans son ensemble, et que ceux qui ne maîtrisent pas la langue n'appartiennent pas à la nation.

Mais ce mode est moins l'affirmation de la francité que de l'élitisme, c'est moins un facteur d'identité nationale que d'identité intellectuelle.

En guise de conclusion, nous dirons que la cité des jeunes banlieusards est « *leur seul îlot de sécurité* » (Melliani, 2000 :15), leur unique lieu de sûreté ; ils y inventent leur propre langage.

Ce langage n'est pas une simple variation mais toute une culture. *Selon Jean-Pierre Goudaillier, ce français des banlieues aurait pour but de contrer « la langue française, académique, ressentie comme langue étrangère par rapport à sa propre culture » (Roudière, 2002 :63). Si ces jeunes refusent de parler cette langue étrangère c'est parce qu'elle ne répond pas parfaitement à leurs besoins réels ; ils disent ainsi « non » à une langue académique qui porte une culture autre et fondent par conséquent une langue qui reflète leur propre culture. Mais « rejeter la langue de l'autre » serait une manière d'« exclure l'autre ».* A moins qu'il ne s'agisse d'une auto-exclusion.

« Chaque milieu a son langage⁵ », ces jeunes en sont conscients ; ils partagent la même vision, les mêmes valeurs et parlent par conséquent le même langage. *Le F.C.C. n'est ainsi que le reflet de ce que les jeunes des cités vivent, de ce qu'ils voient, de ce qu'ils cachent, c'est aussi une volonté de se distinguer, de se différencier, de crier*

haut et fort « nous ne sommes pas comme vous ». Ces jeunes se sentent rejetés, non reconnus, et ce français est leur force, leur arme ; ils n'ont rien d'autres pour se manifester ou pour dire qui ils sont.

Ce F.C.C. traduit toute une manière de faire, toute une manière d'être et permet aux jeunes de s'exprimer à leur aise ; c'est en quelques sortes leur « possibilité » de dire.

Pourvu d'une dimension sociale, d'une fonction identitaire et d'une fonction cryptique et ludique, le F.C.C. est la manifestation d'une appartenance à une couche sociale marginalisée qui s'en prend aux formes et aux sens, à défaut de s'en prendre à autre chose.

Bibliographie

Boyer, H. 2005. *Le « Français des jeunes » : Des banlieues aux campus en passant par les médias*. Rome : Editrice Il Calamo.

Blanchet, P. 2000. *La linguistique de terrain : Méthode et théorie, une approche ethno-sociolinguistique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Kerbrat-Orecchioni, C. 1998. *Les interactions verbales, Variations culturelles et échanges rituels*, Tome 3, Paris, Armand Colin, 2^{ème} édition.

Labov, W. 1993. *Le parler ordinaire : La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis [1978]*, traduit par Alain Kihm. Paris : Les Editions de Minuit.

Melliani, F. 2000. *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*. Paris : L'Harmattan.

Roudière, G. 2002. *Traquer le non-dit, une sémantique au quotidien*. Issy-les-Moulineaux : ESF éditeur.

Seguin, B., Teillard, F. 1996. *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*. Paris : Editions Calmann-Lévy.

Walter, H. 1988. *Le français dans tous les sens*. Paris : Editions Robert Laffont.

Notes

1. *Kiffer* signifie « apprécier, aimer, adorer », ce terme aurait un lien avec le *kif*, un mot issu de l'arabe dialectal maghrébin et désignant le haschich. Comme ce dernier procure un effet de plaisir, le signifiant finit par s'employer pour désigner un état de béatitude. Le verbe *kiffer* a même donné naissance à l'adjectif « *kiffant* » (qu'on aime), lequel forme son féminin en « *kiffante* »/ *La thune* est un terme qui fut attesté en 1628 pour désigner « l'aumône » ; à partir de 1800, le terme désigna « l'ancienne pièce de 5 franc » puis finit par désigner « l'argent » de manière générale/ *Daron* et *daronne* désignent respectivement le père et la mère.

2. Il s'agit d'un sens ancien datant du XVIII^e siècle.

3. Précisons que « mortel », même en qualifiant un substantif féminin, ne s'accorde pas en genre.

4. Pour plus de précisions, voir Labov, 1993 : 391-456.

5. Tels sont les propos d'un adolescent de 13 ans, lors de notre enquête menée en Seine Saint-Denis.